

# Par Djamel MATI,

écrivain

**« La terre d'Algérie a toujours été le terreau d'une expression littéraire aux multiples racines ancrées profondément dans le même socle. »**

## Des écrivains en quête...

La terre d'Algérie a toujours été le terreau d'une expression littéraire aux multiples racines ancrées profondément dans le même socle. Durant les années de la révolution, et même après, l'écriture est quasiment révolutionnaire et revendicatrice. Elle a tout de même imposé un style et une thématique qui laisseront des traces, encore aujourd'hui subsistantes, d'une noble quête : celle de l'indépendance nationale. Nous retrouvons cette soif de quête dans les interrogations et les doutes au cours des années 1990-2000. Les écrivains se sont exprimés dans le témoignage d'une tragédie d'un tout autre genre. Les Algériens se sont réveillés avec en face d'eux un nouvel adversaire : « l'Algérien ! » L'Altérité s'est confondue dans le Moi collectif entraînant, dans son carrousel, des questionnements inédits sur notre société. Cette inattendue maladresse du destin a radicalement changé la manière de penser, de réagir, et aussi d'écrire. Paradoxalement, c'est l'écriture de fiction qui a le mieux rendu compte du vécu funeste de tout un peuple. La simultanéité entre l'événement et l'écrit a élevé le roman algérien à la modernité. Actuellement, nous assistons à un renouvellement des formes de graphie qui préparent tacitement une nouvelle génération de femmes et d'hommes de plume pour la littérature du troisième millénaire. Depuis les années 2000, des écrivains, venant d'horizons divers, puisent leur quintessence dans l'allégorie, la dérision et l'introspection. Ces écrivains préfèrent regarder leurs mondes à travers un prisme. Ils les déforment pour en rire, les décalent pour les éviter, ils leur donnent une texture « d'éphémérité » pour leur survivre. Le délire d'écrire dans la tête, le verbe cru à la pointe du stylo, les romanciers partent à la recherche de Soi, de l'Autre, de l'Inaccessible. La plupart se réfugient dans l'imaginaire pour se frayer d'audacieuses ouvertures sensorielles dans des réalités fantasques. Ils regardent autour d'eux et en eux-mêmes, tentent de tracer de nouvelles lignes aux horizons estompés pour les rendre plus accessibles. Les écrivains racontent le sérieux de la vie d'une manière pittoresque. Nous assistons alors à une écriture plus libérée, décomplexée, dans le sens où elle n'obéit qu'à son auteur, dans un corpus à la fois riche, diversifié et segmenté. C'est vraisemblablement un champ littéraire, sans doute encore en friche, qui va recouvrir une pensée future de l'Algérie ouverte à l'universalité. Le lit de la rivière est toujours le même, seules les eaux qui le traversent sont différentes, mais demeurent en permanence tumultueuses.

## Une quête parmi d'autres... modestement, la mienne.

Dans mes romans « sibirkafi.com » et « Aigre-doux », l'écriture est plutôt introspective, mais une introspection fragmentée en un « Je » pluriel. Le « Je » n'est plus l'identification de celui qui écrit, mais aussi de celui qui lit. Les messages paraissent se réfléchir dans une galerie de glace où

chaque miroir renvoie une image différente selon sa texture, sa forme, sa courbure. Cela se traduit par une écriture en filigrane où la dérision, la satire, la métaphore sont nécessaires et la feintise n'est plus une boutade, mais un style. Ce sont des articulations que l'on retrouve dans les mondes fantasques (« Fada, Fatras de mots », « sibirkafi.com » et « Aigre-doux ») ou dans les fantasmes (« On dirait le Sud » et « L.S.D. »), qui inventent leur esthétique dans le miroitement des mots.



Dans « sibirkafi.com », je raconte, dans un style goguenard, une société prise en otage et asservie par un système totalitaire ; pour « les loques à terre » (les locataires) du sibirkafi l'existence se confond avec la déréalisation. Pour « Aigre-doux », le narrateur, dans ses pérégrinations, est à la recherche de sa propre identité à travers l'aigre-doux de la vie ; il apprendra à extraire le noble à partir du vil, à la manière d'un alchimiste, pour comprendre le sens ontologique de l'être. Dans « On dirait le Sud », là où les mirages réfléchissent les désirs sans jamais les offrir, je tente une exploration de l'énigme du Féminin et du Masculin, du couple Femme-Homme, du fantasme et aussi du cap que peut prendre la destinée humaine. « Fada ! Fatras de maux » est l'histoire d'un écrivain fou et abandonné qui cherche, à travers son inventivité, à sortir de sa schizophrénie. Toutes ces histoires racontent le monde concret des femmes et des hommes. Souvent dans mon écriture, l'imaginaire n'est que restitution d'une actualité avec, en plus, la liberté de pousser plus loin les limites de la réalité. Car si les extravagances de l'imagination ne faisaient qu'emprunter leur contenu à la réalité, elles ne feraient que copier. Pour mon dernier livre « L.S.D », je suis parti d'une réflexion sur l'Homme et sur son comportement vis-à-vis de la nature, des autres espèces et aussi vis-à-vis de lui-même. Cet anthropocentrisme a été inoculé dans le conscient collectif depuis des milliers d'années par la conjugaison de plusieurs facteurs. Il a fini par diviniser l'Homme et le transformer en despote prédateur qui asservit le monde et s'asservit lui-même, pour le mener à sa perte. Les dérives retracées dans le roman sont provoquées par l'Homme. Elles ne relèvent pas du tout de la science-fiction, mais d'une réalité qui se confirme partout et presque tous les jours sur notre bonne vieille Terre.

En somme, mes histoires racontent l'Humain avec pour décors la Société. Une société et des individus avec, leur force et leur faiblesse, leur rapport avec la vie et les espérances, leurs tiraillements entre le Mal et le Bien, leur boulimie de vivre et leur peur de mourir. Je n'ai rien inventé, les thèmes que j'aborde sont universels : la quête de Soi, la recherche de l'Amour, de l'Absolu, de la Liberté. ■

Djamel MATI

